

—Comme vous le faisiez ensemble les autres samedis, dit-elle en le reprenant, la jeune demoiselle m'a recommandé de vous le montrer avant de le donner au petit père. Madame a dit que vous ne vous occupiez plus de bouquets; mais la demoiselle a insisté pour que je vous le montrasse, et elle a ajouté que je vous trouverais ici ou dans les alentours. Oui, s'il ne s'est pas remis à dormir, a répondu madame; s'il dort, laissez-le tranquille et prenez-lui seulement son chapeau. Mais mademoiselle a dit qu'il fallait vous éveiller: que ce serait une cruauté de vous laisser dormir, parce que vous pourriez encore tomber dans la mer comme la fois que vous savez, et qu'on n'entendrait plus parler de vous. Tenez, petit père, prenez le bouquet, car, avec votre permission, il faut que je retourne à mon ouvrage.

—Va donc, et ne babille pas en chemin, dit le gardien en prenant le bouquet, et une autre fois tâche de ne pas baisser la terre, ou du moins, si cela t'arrive, essuie-toi le bout du nez et le menton, pour qu'on ne voie pas la poussière.

—Merci, petit père, dit la jeune fille en s'essuyant le visage avec un coin de son tablier; j'aurais eu un beau sermon si madame s'en fût aperçue la première. Bien obligée. Ah! quel bon air on respire ici! et quelle vue! n'est-ce pas, seigneur Manuel? Vous devez être enchanté de vivre en cet endroit, petit père?

—Tu seras bien plus enchantée tout à l'heure, toi, quand tu trouveras réduit en charbon le ragoût que tu as laissé devant le feu pour le souper.

—Vous vous trompez cette fois, petit père, car mademoiselle, qui est la bonté même, m'a dit que si je ne laissais pas le jeune monsieur endormi au milieu des rochers, et si je vous remettais le bouquet à temps, tout serait bien; que si, après cela, je venais à rentrer tard, je pourrais être sans inquiétude, attendu qu'elle veillerait au souper et que même elle mettrait la table. Vous voyez que j'ai encore le temps de réciter un Ave.

En disant cela, elle acheva de s'essuyer le visage, entra dans la chapelle, et en étant sortie peu de temps après, elle nous souhaita le bonsoir et s'en alla.

—Sais-tu ce qui me vient à l'esprit? me dit le gardien; mais c'est entre nous, et je ne voudrais pas faire cette confiance à un autre.

—Parlez en toute sûreté, répondis-je, car j'observe votre maxime: que nous ne devons pas laisser sortir par la bouche ce qu'un ami nous confie à l'oreille.

—Si je dis cela, ajouta-t-il, c'est que je serais fâché de faire gronder cette bonne fille. Elle n'a vraiment d'autre défaut que d'être un peu étourdie.

Il entra dans l'ermitage, et continua en me montrant le bouquet:

—Dis-moi en conscience quelle figure fait là cette petite branche de pin; celle d'olivier, passe encore. Ne penses-tu pas qu'à la première chute de la jeune fille un fleur se sera détachée de son bouquet, et qu'en la voyant flétrie elle aura mis à sa place la première branche d'olivier qui se sera trouvée sous sa main; puis, qu'à la seconde chute, ayant perdu une autre fleur, elle l'a remplacée par une autre branche de pin? Encore, troublée comme elle était, a-t-elle mis celle-ci tout de travers.

—Cela ne serait pas impossible, répondis-je.

—Eh bien! si tu ne le trouves pas mauvais, ôtons les deux étrangères, et laissons le bouquet tel que Dieu l'envoie et tel que ta cousine l'avait sans doute arrangé.

Je pris les deux petites branches et dis adieu au bon vieillard.

XII.

Elle me pardonne, me disais-je en retournant à la maison de mon oncle, elle me pardonne avec toute la délicatesse dont sa belle âme est capable. Elle n'a pu supporter l'idée de m'abandonner à une lutte cruelle contre mon désespoir, et, touchée de pitié sur mon sort, elle oublie l'offense qu'elle a reçue. Son pardon, il est vrai, ne me rattache pas à la vie qui n'a plus pour moi aucun charme, mais il me rend l'estime de moi-même, sans laquelle cette vie me serait odieuse et insupportable. Maintenant du moins, je ne sens pas peser sur moi le poids de la honte: et si, pareil au saule qu'Adèle dit être mon emblème, je me penche tristement vers la terre comme pour lui demander un lieu de repos, c'est seulement parce que l'horizon ne m'offre plus aucune agréable perspective, et qu'il est de tous côtés voilé pour moi d'épais nuages.

Cette dernière idée m'était venue naturellement à l'esprit à la vue du saule dont j'avais coutume de détacher quelques feuilles en revenant de l'ermitage. Je n'osai pas m'asseoir sous son ombre comme je l'avais fait tant de fois, mais je m'arrêtai un instant à regarder le courant dont les vagues baignaient les racines de son tronc. Le suave murmure de cette onde m'était plus agréable que la musique la plus mélodieuse, parce qu'il avait la vertu d'endormir mes douleurs. L'eau mugit de colère dans le torrent qui se brise avec fracas contre les rochers; elle pleure avec la pluie qui tombe goutte à goutte, et elle soupire doucement dans la plainte des ruisseaux solitaires. — Tout me parle, disais-je, mais, hélas! rien ne me répond!

Etant toujours dans la même attitude, j'aperçus le pilote qui venait à moi.

—Donne-moi la main, me dit-il avec son sans-gêne ordinaire.

Je la lui tendis machinalement.

—Si tu retournes à la maison, je vais t'accompagner, car je voudrais causer un instant avec toi.

—J'y retourne en effet et je crois que je trouverai le souper servi, répondis-je un peu alarmé de cet exorde.

—Tu sais, continua-t-il, que je suis las de courir la mer et que je veux en finir avec la crainte de perdre mes mâts et de voir sombrer mon navire. C'est pourquoi j'ai résolu de rentrer au port, et d'un moment à l'autre je vais jeter l'ancre. Mais, avant de dire adieu à l'ancien bâtiment, j'ai joué de toutes les tempêtes, je désire que tu m'aides à connaître la demeure nouvelle où je suis sur le point de m'enfermer pour la vie.

Je regardai mon interlocuteur, et baissai ensuite les yeux sans faire aucune réponse.

—Tu me comprendras bientôt, ajouta le pilote: tu n'ignores pas que celui qui navigue dans des parages inconnus, s'il veut marcher en sûreté et se préserver des écueils doit toujours avoir la sonde à la main pour mesurer la profondeur des eaux. Tel est le cas où je me trouve; mais, par malheur, la ligne de sonde me fait ici défaut, et j'ai besoin de recourir à quelqu'un qui me compte les brasses, si je veux éviter tout danger.

Cette fois je ne baissai pas la tête ni ne regardai le pilote; ma contenance était celle d'un homme qui cherche à deviner des énigmes.

—Enfin, reprit mon compagnon, il me faudra, pour être compris, laisser de côté le jargon maritime et revenir à l'idiome vulgaire. C'est sans doute ma faute si je ne me suis pas exprimé clairement, car je sais que la langue des matelots ne t'est pas inconnue; et, dans d'autres circonstances où je m'en suis servi, tu m'as parfaitement entendu. Cependant venons au fait. Mais d'abord, promets-moi d'être sincère, de parler sans détours et d'appeler du pain ce qui est du pain.

—Je le promets, répondis-je, et je n'aurai aucune peine à tenir cette promesse, car, en vérité, je ne sais comment je pourrais déguiser mes sentiments, en supposant que je le voulais.

—Eh bien! dit-il, je vais m'expliquer nettement. Je sais que tu es pour Adèle un peu plus qu'un cousin.

J'ignore si mon visage pâlit; mais je me souviens qu'un frisson courut dans tous mes membres. Néanmoins, je continuai de marcher sans lever les yeux et sans ouvrir la bouche. Il me semblait que le moindre mouvement eût suffi pour trahir l'agitation de mon âme, et j'aurais voulu être insensible comme la pierre.

—Je sais que tu es pour elle un frère, continua le pilote après une assez longue pause.

A ces mots mon anxiété se dissipa en une sueur glacée qui couvrit tout mon corps. Cependant je n'eus pas le courage de proférer une syllabe à l'appui de ce que je venais d'entendre.

—Or, ajouta le pilote, un frère connaît ou du moins devine les sentiments de sa sœur, car le cœur et les affections de celle-ci se révèlent à lui par mille indices. Dis-moi donc si tu crois qu'Adèle puisse être heureuse en unissant sa destinée à la mienne.

—Je crois, lui répondis-je sans hésiter, — car autrement il m'eût été impossible de répondre, — je crois que vous possédez les moyens de la rendre heureuse.

Le pilote resta quelques instants silencieux, espérant sans doute que je m'expliquerais davantage; mais, voyant que je croyais avoir pleinement satisfait à sa demande, il reprit:

—Ta réponse, que j'eusse souhaitée moins laconique, est en partie satisfaisante pour moi, car si je possède les moyens de faire le bonheur d'Adèle, il est naturel que je les emploie, et que, par conséquent, j'arrive au but où j'aspire; mais cette réponse me dit aussi que, si il me faut travailler au bonheur de ta cousine, il est évident qu'elle ne serait pas heureuse sur le champ, car si elle l'était, je n'aurais point à la rendre telle. Est-ce ainsi que tu l'entends?

—Non; je crois qu'elle doit se trouver heureuse tout d'abord.

—Ah! Manuel, tu es un savant et tu sais à merveille tourner une difficulté. Je serai plus franc avec toi. Depuis ton accident, j'ai eu l'entrée libre dans votre maison. Continuellement je voyais Adèle, et toujours elle s'est montrée affable et bienveillante à mon égard; je lui devais donc les soins les plus empressés. Son amour pour le travail, sa modestie, ses manières aimables, sans parler de ses autres agréments naturels, enchantaient mes regards et subjugeaient mon cœur. Je ne lui ai pas dit un mot de mes intentions. Mais croisais-tu que, depuis qu'elle les connaît, elle est devenue tout autre envers moi? elle ne me sourit plus et elle craint de m'approcher: souvent une pâleur inquiète remplace tout à coup les teintes brillantes de ses joues, et ses regards attachés à la terre offrent l'image d'une jeune fille résignée à son sort, mais non pas satisfaite et joyeuse, comme j'ai vu Adèle autrefois. Si des égards constants, si une tendresse et un dévouement sans bornes peuvent assurer son bonheur, je regarderai comme bien employée mon existence tout entière que je veux désormais consacrer à ce soin. Mais, ô Manuel! ajouta le pilote en portant la main sur son cœur, cette partie de moi-même se briserait de douleurs si je ne pouvais, à l'aide d'aucune manœuvre, naviguer avec l'espoir de découvrir le secret de sa félicité. Voilà pourquoi je te demandais une explication franche et amicale, et tu ne me l'as pas donnée.

—Vous méritez mille fois d'être heureux, lui répondis-je cédant à mon émotion, et Adèle vous donnera le bonheur.

—Le dis-tu sincèrement?

—Je le dis du fond de l'âme.

—Merci, Manuel reprit-il en me serrant cordialement la main. Maintenant, autre chose. Je sais qu'il vous est parfois agréable, à vous autres étudiants, de pouvoir compter sur un ami. Si l'occasion se présente, adressez deux mots à ton frère le pilote, et tu auras toujours des mâts de rechange.

—Merci, dis-je à mon tour, au moment où nous arrivions devant la maison de mon oncle.

XIII.

Je trouvai dans ma chambre mon oncle maternel et ma tante, occupés à préparer ma caisse, et s'acquittant de ce soin avec une attention si minutieuse, que les détails même les plus insignifiants n'étaient point oubliés. Je les laissai faire, car j'étais entré avec le désir de me livrer tout entier aux pensées qui s'éveillaient en moi à la suite des émotions dont j'avais été agité durant cette journée orageuse. Heureusement, affarés comme ils étaient, ils se mirent peu en peine de moi. Tantôt je les regardais avec distraction, et tantôt je détournais les yeux, croyant

entendre un bruit de pas, ou apercevoir tout à coup devant moi ce vêtement et ces formes qui jetaient tant de trouble dans mon âme. Je redoutais la présence de l'ange que j'avais offensé, et en même temps je brûlais du désir de voir mon pardon confirmé par un de ses regards. Cependant Adèle ne se montrait point.

—Les peignes seront très-bien ici, disait ma tante. — N'y joindrons-nous pas le miroir? demandait mon oncle.

—Oui, quoique ce ne soit guère la peine, car Manuel ne se regarde jamais dans le miroir.

—Mais où est Adèle? dit mon oncle, et pourquoi s'absente-t-elle au moment où nous avons le plus besoin de son aide?

—La promenade de l'après-midi l'a fatiguée; et comme elle se plaignait d'un mal de tête, je lui ai conseillé de se mettre au lit.

—Ce ne sera rien, j'espère?

—Rien du tout; demain matin elle sera levée avant nous.

—Il faut qu'elle soit en bonne disposition; autrement son futur pourrait croire qu'il lui a déplu.

—Mettons là les serviettes, pour que Manuel les ait sous la main; et les mouchoirs aussi. Quant à ce que nous disions, je ne crois pas que le futur ait lieu de s'inquiéter, car Adèle est gaie comme une Pâque fleurie. Sans doute l'idée d'un changement si prompt lui a produit un certain effet. C'est bien naturel. Si jeune, si active, si empressée à courir ça et là dans le jardin, elle aurait volontiers vécu quelques années encore de cette vie douce et folâtre, sans s'inquiéter de l'avenir. Ah! c'est le bel âge que celui où le manque d'expérience fait que l'on ne songe point au lendemain. Mais, heureusement, d'autres y ont pensé pour elle, et je crois qu'elle nous en saura gré un jour.

—Je le crois aussi, répondit mon oncle, car elle éprouve un très-bon parti.

—Et la pharmacie de voyage? reprit ma tante sans interrompre un instant sa tâche; je l'avais placée sur cette chaise; c'est son tour, elle sera parfaitement dans ce coin. Si le parti est bon! Depuis que le pilote est arrivé ici, il a acheté deux propriétés: de plus, la polacre est à lui, ce qui ne l'empêche pas d'avoir encore de beaux écus comptants, si bien qu'il veut acheter la vigne de Saint-Amand. Et avec cela, si franc et si simple! Vraiment, c'est plus qu'Adèle ne pouvait se promettre.

—Avec votre permission, répliqua mon oncle, je dirai que si le futur n'est pas un homme de rien, Adèle a aussi son mérite.

—Pour cela, personne ne le nie, répondit ma tante: mais où vais-je mettre ces papiers?

—Ce sont des dessins, et presque tous des dessins de fleurs, dit mon oncle; ils seraient perdus ici. Le mieux sera de les rouler. Fais cela toi-même, Manuel.

—Manuel! dit ma tante en parlant plus haut, il faut crier bien fort pour qu'il nous entende. De ma vie je n'ai vu personne dormir comme il fait là, assis et les yeux tout ouverts. Dis, ces dessins ne sont-ils pas à toi?

—Ah! oui, ils sont à moi, répondis-je.

—C'étaient les dessins que j'avais reçus d'Adèle en échange de ceux que je lui avais offerts: correspondance mystérieuse et naïve qui avait eu tant de fois la vertu de sécher mes larmes. Je m'en saisis précipitamment, comme si l'on eût voulu m'arracher le seul souvenir qui me restât des jours heureux de mon enfance.

—Les gardes-tu avec-toi, me dit ma tante, où les mets-tu dans la malle?

—Je les garde avec moi, répondis-je.

—Ont-ils tant de prix à tes yeux, me demanda mon oncle, que tu ne veuilles pas même les confier à ta propre caisse? Où seront-ils plus en sûreté?

Ne sachant que répondre à cette observation, je roulai les dessins et les mis dans la caisse; mais mon trouble n'avait point échappé à mon oncle.

—Je gage, dit ma tante, en essayant si la caisse fermait bien, que ces fleurs sont des dessins d'Adèle. Enfantsillage de jeunes années!

Mon oncle me regarda de telle façon que je fus obligé de baisser les yeux.

—Tout est à sa place, ajouta ma tante en donnant un tour de clef; eh! mon Dieu, moi qui oubliais le meilleur; et le baume que j'ai laissé dans ma commode? Peu s'en est fallu que Manuel ne partît sans lui; sans le baume qui, en un clin d'œil, guérit toutes les tumeurs et ferme toutes les plaies: je cours le chercher.

A ces mots elle sortit de la chambre.

(A continuer.)

Renforcez les organes digestifs par l'usage des Pilules de Colby.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, le 21 courant, la dame de Théo. Bertrand, éouier, avoca, une fille.

A Lewiston, Maine, le 4 février dernier, la dame de M. Olivier Bourbeau a mis au monde une fille.

N. B. Le Journal des Trois-Rivières et L'Union des Cantons de l'Est sont priés de reproduire.

MARIAGE.

En cette ville, le 16 courant, par le Rév. M. V. Rousselot, M. Hormidas Labelle, typographe, ci-devant de New York, à Dlle. Joséphine Roy, de Montréal.

Les journaux français de New-York sont priés de reproduire.

DÉCÈS.

En cette ville, Marie-Lumina Berthiaume, âgée de 4 ans et 18 jours, enfant de C. Berthiaume, 253, rue Aqueduc.

En cette ville, le 23 courant, J. Michel-Alexis-Napoléon, enfant de M. D. F. Paré, âgé de 4 ans, 11 mois et 22 jours.

A Joliette, le 8 courant, Joseph Froment, éor., commis-marchand, à l'âge de 35 ans.

Il laisse pour déplorer sa perte, une famille inconsolable et un nombreux cercle d'amis.

St. Thomas de Pierreville, le 14 courant, à l'âge de 33 ans, 10 mois et 25 jours, Sieur Amon Boisvert, respectable cultivateur. Le défunt laisse pour déplorer sa perte, une épouse inconsolable et un grand nombre de parents et d'amis, qui ne l'oublieront jamais.

A St. Michel de Bellechasse, le 7 courant, à l'âge de 55 ans, Mme. Marcelline Forgues, épouse de Urcin Mercier, éor., marchand.

Elle a été inhumée le 10, dans l'église de St. Michel, au milieu d'un grand nombre de fidèles qui témoignaient de l'estime pour la défunte et de la sympathie pour sa famille.